

LA LUTTE SUR LE FRONT DE KALÉDINE...

Des nouvelles alarmantes parvinrent du sud. En décembre, une délégation d'ouvriers arriva du bassin du Donetz. Ils nous informèrent que là-bas les organisations ouvrières et paysannes étaient partout persécutées. Les bandes de Kalédine pillaient, détruisaient, brûlaient, tuaient. Quand, avec beaucoup de difficultés, on arrivait à les chasser, avant de partir, les gardes blancs faisaient exploser les mines. La situation devenait angoissante. L'industrie du charbon périssait et son anéantissement amènerait la stagnation de toute la production, le chômage, la faim et le froid. Il fallait mener une offensive audacieuse et décisive pour en finir avec Kalédine et donner la possibilité aux ouvriers du Donetz d'organiser et développer la productivité. Les mineurs appelèrent les kronstadiens à la rescousse contre les bandes blanches.

Au même moment, une information alarmante parvint aussi d'Antonov-Ovséenko (*), principal responsable des détachements de volontaires en lutte contre Kalédine. Il écrivait que l'ennemi se renforçait et menaçait Kharkov, détruisant tout sur son passage.

Le soviet de Kronstadt délégua une commission pour analyser la situation au front du sud et pour déterminer la quantité d'aide nécessaire. Cette délégation était composée de deux anarchistes et d'un S.R. de gauche (**). La commission rapporta que le principal défaut du front était l'absence d'artilleurs, de mitrailleurs expérimentés, ainsi que l'extraordinaire état d'épuisement des détachements combattants. Il était indispensable d'y envoyer de nouvelles forces.

Revenant à Kronstadt, la commission se mit à former un détachement mixte sur l'instance du soviet. Il se composa d'ouvriers, de matelots, de mitrailleurs et d'artilleurs. À sa tête, un état-major fut élu: deux S.R. de gauche, un anarchiste, un bolchevik et un sans-parti y entrèrent.

Nous partîmes de Kronstadt le 20 janvier. Le temps était incertain, après la neige et les tempêtes, un brusque dégel commença. L'eau apparut sous la glace et le détachement dut faire une marche de sept kilomètres à travers le golfe, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Nous embarquâmes dans un train à Pétrograd et, après trois jours de voyage (la vitesse en ce temps-là était incroyable), nous fûmes à Kharkov. Là, nous reçûmes inopinément un grand nombre de mitrailleuses, ce dont le détachement avait justement besoin.

En pleine nuit, deux heures après notre arrivée, l'aide du commandant de la gare accourut au Q.G. (le matelot anarchiste de Kronstadt Tafelberg) et nous informe d'un incident. Le commandant bolchevik, complètement ivre, a abordé un convoi de soldats démobilisés du front roumain, en se présentant comme le «*pouvoir*», les a injuriés et a déclaré qu'ils devaient immédiatement lui remettre leurs armes, sinon il les ferait tous fusiller avec l'aide du détachement de Kronstadt; les soldats l'ont expulsé du wagon et maintenant ils installent des mitrailleuses et encerclent la gare.

Le clairon sonne le rassemblement. Les kronstadiens se précipitent hors du train. Après une courte réunion, nous désignons rapidement une délégation pour rencontrer les soldats démobilisés du front. Ceux-ci accueillent les délégués avec animosité, répondant ainsi aux menaces du commandant ivre que le détachement allait s'occuper d'eux.

L'apparition pacifique de la délégation les amène à douter du déchaînement «*guerrier*» des kronstadiens. Une conversation s'engage peu à peu avec le comité du régiment, puis il est proposé d'organiser un meeting commun. Les raisons sont données aux mitrailleurs pourquoi les kronstadiens sont là et où ils vont. Des sourires chaleureux et des exclamations encourageantes apparaissent dès lors chez les soldats. Ces derniers expliquent que tous ceux du front ramènent leurs armes avec eux, car ils savent qu'il faudra défendre «*la terre et la révolution*». Mais puisque les kronstadiens agissent dans le même sens, ils acceptent volontiers

(*) Vladimir ANTONOV-OVSEÏENKO (1883-1938); bolchevique ukrainien; trotskyste jusqu'à ce ne fut plus possible; purgé par STALINE; réhabilité par les post-staliniens en 1956. (Note A.M.). (Note A.M.).

(**) Comprendre *socialistes-révolutionnaires-de-gauche*. (Note A.M.).

de leur céder leurs armes et les munitions, ne gardant que les fusils. L'affaire se conclut ainsi pacifiquement.

Les forces principales de Kalédine se trouvaient près de Novotcherkassk. Un détachement de plusieurs milliers d'hommes lui était opposé: un détachement de matelots de la Mer noire, avec à leur tête l'anarchiste S. Mokroussov, un détachement d'ouvriers de Briansk, des ateliers de Kursk, de Kharkov, etc...

Cependant aucun plan général pour les opérations militaires était dressé et il n'y avait pas de postes de garde ; tous les détachements étaient terriblement surmenés. Kalédine, bien informé de la situation de ses adversaires, profita du manque d'organisation pour lancer une offensive. Du bourg Grosnoié accoururent des cavaliers et des ouvriers nous informant que les blancs avaient attaqué et que la localité était certainement déjà entre leurs mains. Une partie des kronstadiens s'y dirigea. Tout cela eut lieu une demi-heure après l'arrivée à Kharkov du détachement de Kronstadt.

Plusieurs heures plus tard, les kronstadiens revinrent après avoir chassé les blancs de Grosnoié. Il faisait déjà nuit. Mokrousoff, pâle, épuisé, n'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits, assura que la station suivante était en mains sûres, renforcée par une batterie d'artillerie.

Oui, effectivement, il y avait une batterie, mais sans aucune protection. Toute la compagnie ne dépassait pas 25 hommes. Tout ce qu'ils purent faire lors de l'attaque ennemie, ce fut d'enlever les percuteurs des canons et, se défendant au fusil, de s'échapper miraculeusement. Entre la station principale et cette petite localité, il n'y avait qu'un kilomètre et demi sans aucune liaison. Lorsque la batterie se tut, tous pensèrent que les blancs étaient partis. En fait, il s'était produit tout à fait l'inverse.

Un aiguilleur du chemin de fer nous avertit de l'attaque. Au même moment, des balles sifflèrent au-dessus des wagons. Il n'était pas question de penser sortir les mitrailleuses et l'artillerie. Les kronstadiens et les matelots de la Mer noire se précipitèrent hors des wagons, se lançant dans une attaque à la baïonnette. Le combat fut effroyable. 87 cadavres ennemis couvrirent le champ blanc. Les kalédiens s'enfuirent. La neige profonde et l'obscurité de la nuit gênèrent pour les poursuivre. Ayant disposé des postes de garde, les détachements, épuisés et exténués par cette bataille inattendue, ne revinrent qu'à 3 heures du matin pour pouvoir se reposer dans les wagons.

Instruits par cette amère expérience, nous nous mîmes à organiser le front. Un état-major général fut élu par tous les détachements. Un décompte précis des forces et des armes eut lieu; on renforça l'hôpital de campagne accompagnant le détachement et un plan d'attaque de Novotcherkassk, capitale du royaume de Kalédine, fut élaboré.

A la station Liski, deux régiments de cosaques revenant du front du Don étaient alors cantonnés, avec tout leur armement. Les détachements révolutionnaires les surveillaient attentivement, craignant qu'ils ne se joignent à l'ataman Kalédine. Les kronstadiens et les matelots de la Mer noire menèrent auprès d'eux une propagande intensive pour les faire combattre contre la réaction blanche. Finalement, les cosaques envoyèrent au Q.G. fédéré une délégation qui y fit part de leur intention de prendre part à l'attaque de Novotcherkassk. Une délégation de Kronstadt et de marins de la Mer noire alla à la station Liski et y organisa un meeting dans la grande salle de l'école de la ville.

Il était extrêmement difficile d'ouvrir le meeting et de commencer à parler de ses espoirs et espérances devant ces mêmes cosaques qui, avec un dévouement cruel, furent les fidèles gardiens du régime tsariste et dont les *nagaïkis* (fouets) laissèrent de nombreuses traces sur le dos de ceux qui combattirent l'ancien régime.

Le meeting s'ouvrit tout de même. Parmi les cosaques, le souffle révolutionnaire passa. Il fut expliqué comment, dans le passé, le tsarisme leur avait fait de vagues promesses de libertés et, en réalité, les avait transformés en argousins, en soudards, ce pourquoi ils avaient alors mérité la haine et le mépris des masses laborieuses. On leur dit aussi que les libertés cosaques ne pouvaient être obtenues que par la lutte pour l'émancipation du peuple laborieux. Sur leurs visages simples et ouverts, on put voir combien profondément les avait pénétrés cet appel à la lutte commune avec toutes les classes laborieuses de la Russie. Des cosaques, vieux et jeunes, intervinrent, exprimant leur volonté de combattre avec le peuple laborieux et d'accomplir le premier pas sur cette voie, en attaquant Novotcherkassk avec les kronstadiens et les marins de la Mer noire. Les cosaques se joignirent ainsi à nous.

Un régiment letton arriva aussi. La constitution du front s'acheva. Il ne manquait plus que le train blindé

des marins de la Mer noire qui était allé à Lougansk, à quatre-vingts kilomètres du lieu de rassemblement, et n'en était pas revenu au délai fixé. Les kronstadiens y envoyèrent une délégation pour connaître les raisons de ce retard.

Les marins de la mer Noire, ayant réparé le train, s'apprêtaient à quitter Lougansk lorsqu'un anarchiste était venu les informer que le groupe local avait été arrêté sur l'ordre du soviet et se trouvait ainsi emprisonné. Les marins demandèrent des explications au soviet dont la réponse - accusant les anarchistes de faire de la propagande contre le soviet - ne les satisfait pas. Ils se mirent à rechercher les véritables raisons de l'arrestation du groupe et découvrirent de cette façon le fond de l'histoire.

Après la révolution d'Octobre, on découvrit à Lougansk beaucoup de vodka dans des dépôts que le soviet s'empressa de faire cacheter. Puis, ayant décidé qu'il était possible de convertir tout cela en argent, tout en expliquant que c'était dans l'*«intérêt des ouvriers»*, il décréta que chaque citoyen, à partir de *«l'enfant de 5 ans»*, pouvait obtenir une bouteille avec sa carte de travail. Les anarchistes protestèrent énergiquement contre cette description originale des intérêts des travailleurs. Aussi le soviet ordonna leur arrestation. Ayant appris la vérité, les matelots menacèrent de faire payer aux membres du soviet cette violation de la liberté à d'authentiques révolutionnaires. Le soviet, à son tour, menaça de leur envoyer une force armée. La délégation parvint à applanir le conflit. Les anarchistes furent relâchés avec l'accord du soviet.

Les délégués kronstadiens repartirent. Plusieurs heures après, le train blindé des marins arriva avec les anarchistes libérés qui souhaitaient partir au front, et aussi avec le président et quelques membres du soviet de Lougansk que les matelots avaient emmenés avec eux pour participer à l'offensive, en guise de sanction pour l'enivrement des travailleurs.

Enfin, tout est prêt. L'offensive se déclenche. Sur le flanc extrême gauche, il y a deux régiments cosaques; leur rôle consiste à contourner Novotcherkassk par ce côté. Sur le flanc droit, le régiment letton. Les kronstadiens, les marins de la Mer noire et les ouvriers, avec le train blindé et les canons, doivent avancer par la voie ferrée, canonner les stations puis les prendre d'assaut. Le lieu exact où tous doivent se retrouver a été désigné. Toutefois, les plans s'élaborent sur le papier et, dans la réalité, ne se réalisent que rarement.

À l'aube, laissant partir en avant le train blindé et se disséminant en vagues d'assaut, les détachements partent à l'attaque. Il y a près de trente kilomètres jusqu'à Novotcherkassk; il faut d'abord occuper un hameau, puis une station et ensuite aller directement à Novotcherkassk.

Un champ de neige infini s'étend devant nous. Le chemin est difficile. L'ennemi remarque les mouvements du camp révolutionnaire, se met à déverser une lave brûlante de ses canons et envoie un train blindé et des mitrailleuses. Les détachements de kronstadiens, de marins et d'ouvriers, bien que piétinant dans la neige, avancent tout de même rapidement, protégés par le train blindé et l'artillerie, délogent les kalédiniens, prennent d'assaut le hameau et, continuant d'avancer, obligent l'ennemi à s'enfuir dans la panique. Parmi d'autres trophées, nous trouvons les cuisines de campagne avec un déjeuner prêt à être servi, ce qui montre le désarroi complet du camp ennemi.

Vers 16 heures, nous arrivons au village Médvédévka où nous sommes supposés rejoindre les troupes du flanc gauche à 17 ou 18 heures. Vu la rapidité de l'avance et l'absence de résistance du côté ennemi, après qu'il a été délogé du hameau, le groupe de liaison a perdu de vue le régiment letton.

Soudain, de derrière le village gronde l'artillerie... Les kronstadiens ripostent par quelques tirs... Puis tout se tait. Les ténèbres tombent. Le régiment letton n'est toujours pas là. Nous nous installons dans l'école militaire pour passer la nuit. Une fois installés, tous s'endorment rapidement, fatigués par la marche glaciale dans la neige. Des sentinelles entourent l'édifice; les artilleurs surveillent leurs pièces. L'incertitude des résultats de l'offensive et des pertes du flanc gauche nous oblige à rester sur nos gardes.

Des rangs serrés de visages gris ou noirs couvrent le plancher froid et dur de la grande salle et remplissent toutes les nombreuses chambres vides. Dans les corridors étroits, luttant contre le sommeil qui les envahit et guettant un signal d'alarme de l'extérieur, des sentinelles, volontaires, conversent. Parmi les endormis, certains parlent dans leur sommeil. La psychose du combat est présente, même dans le cerveau endormi. Des mains remuent, serrent les fusils, les saisissent au chevet... *«En avant»*, *«Feu»*, *«Tous debout»*...

1 heure du matin. Près de l'entrée, une conversation bruyante s'engage et retentit dans tout l'édifice. Que se passe-t-il ?

Une patrouille du flanc gauche vient d'arriver. Le village Médvédévka a été occupé pendant le jour. Les kalédiens, en rangs clairsemés, ayant perdu beaucoup de tués et de blessés dans l'affrontement du hamiau, n'avaient pu se reprendre et s'étaient précipités à Novotcherkassk. Les Lettons avaient pris le village sans un coup de feu, sans rencontrer de résistance et sans attendre l'avant-garde.

Les espoirs stériles affaiblissent l'énergie. Dans l'esprit des combattants, cette nouvelle ne provoque pas encore une complète certitude de la fin proche de l'entreprise. Le courage s'affermi cependant, le cerveau tendu de la masse se relâche de l'attente du combat. Le campement tombe dans un sommeil calme et paisible. Un tel luxe de tranquillité permet même de libérer les jambes, prisonnières des bottes mouillées, gonflées et encombrantes. Tous s'endorment...

2 heures du matin. Le repos est encore bref. De nouveau à l'entrée, on transmet silencieusement aux sentinelles l'information: Novotcherkassk a été pris par nos cosaques! «*Camarades, victoire!*». Le campement s'éveille, gronde. Le texte du télégramme reçu de Novotcherkassk passe de l'un à l'autre.

Novotcherkassk s'est rendue sans résistance aux deux régiments cosaques qui avaient accompli une percée extraordinairement rapide et avaient envahi la ville, pendant que le reste du détachement combattait près de Médvédévka. Kalédine lui-même s'est suicidé.

Le matin arrive. Les miraculeuses nouvelles de la nuit ne sont pas encore confirmées. Tout est prêt pour la continuation du combat. Les groupes d'avant-garde se sont déjà mis en ordre de marche. Soudain apparaît une draine portant un drapeau blanc. Enfin, une délégation de Novotcherkassk arrive, composée de membres du soviet et de cosaques.

L'impossible s'est réalisé. Le camp cosaque est passé, avec une sincérité totale, du côté de la révolution. Cependant, des informations alarmantes nous parviennent: «*Les Allemands marchent sur Pétrograd*». Ils ont déjà occupé la station Vologoïé (à mi-chemin entre Moscou et Pétrograd).

Les renseignements les plus imprécis circulent sur la composition des troupes ennemies. Le bruit court, avec insistance, que ce n'est pas l'armée régulière ennemie, mais des petits détachements de volontaires, principalement d'officiers qui agissent dans le dessein d'aider les gardes blancs russes.

Il est décidé lors d'un meeting général que les marins de la Mer noire et les autres détachements vont se rendre à Novotcherkassk, tandis que les kronstadiens doivent revenir chez eux avec leurs mitrailleuses et pièces d'artillerie, pour combattre au cas où ils rencontreraient effectivement en route les Allemands. Le jour même, les kronstadiens quittèrent le sud. L'organisation des ouvriers du bassin de Donetz leur offrit, par l'intermédiaire de leur soviet, un train chargé de charbon et un train de blé. A la fin février, le détachement, n'ayant rencontré sur sa route aucun Allemand, revint à Kronstadt, ayant perdu plusieurs dizaines des leurs. Une partie des corps fut ramenée et ces combattants trouvèrent leur dernier repos sur la place de l'Ancre.

Efim YARTCOUK.
